WATTEAU.

Tiré à 200 exemplaires.
Les planches effacées après le tirage.

LYON,

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,

Rue d'Amboise, 6.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

WATTEAU

ETUDE

CONTENANT QUATRE DESSINS

gravés à l'eau-forte.

PARIS,

E. DENTU, PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLEANS.

—

1860

Droits de traduction & de reproduction réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/watteauetudecont00gonc

LE grand poëte de ce ſiècle eſt Watteau. Un monde, un peuple, eſt ſorti de ſa tête. De ſa fantaiſie merveilleuſe, une féerie, mille féeries ſe ſont envolées. Il a créé ſon caprice, ſon génie & ſon œuvre. De ſa main jailliſſait l'élégance. Il a puiſé dans ſon imagination pleine de penſées & de rayons l'idéal du dix-huitième ſiècle; & au-deſſus de ſon temps il a bâti une de ces patries éternelles, amoureuſes & lumineuſes, un de ces paradis de main d'homme que les Polyphiles bâtiſſent ſur le nuage du ſonge, pour le bonheur ſpirituel & la joie délicate des vivants.

Watteau a renouvelé la grâce. La grâce, chez Watteau, n'eſt plus la grâce antique, une muſe nue, le beau brut & brutal, un charme rigoureux & ſolide, le ſourire de marbre de Galathée, la gloire de la Vénus phyſique. La grâce de Watteau eſt la grâce. Elle eſt cette choſe ailée qui ſemble l'idée de la ligne, l'âme de la forme, la phyſionomie plaiſante de la matière. Elle eſt le rien qui habille le monde d'un agrément & d'une coquetterie. Elle eſt cela qui careſſe le rêve du regard, & dont vit l'amour. Elle eſt l'enchantement d'Eve : la grâce de la femme.

Toutes les ſéductions de la femme au repos, la langueur, la pareſſe, l'abandon, les adoſſements, les allongements, les nonchalances, la cadence des poſes, le joli air des profils penchés ſur les gammes d'amour, les retraites fuyantes des poitrines, les ſerpentements & les ondulations, les ſoupleſſes du corps féminin, & le jeu des longs doigts ſur le manche des éventails, & les indiſcrétions des hauts talons dépaſſant les jupes, & les heureuſes fortunes du maintien, & la coquetterie des geſtes, & le manége galant des épaules, & tout ce ſavoir que les miroirs du ſiècle dernier ont appris à la femme, la mimique de la grâce ! elle vit en Watteau avec ſa fleur & ſon accent, immortelle & fixée en une épreuve mieux vivante que ce ſein de la femme de Diomède moulée par la cendre de Pompéï. Et que ſi Watteau l'anime, s'il la délie du repos & de l'immobilité, s'il l'a fait agiſſante & remuée, il ſemble qu'elle s'agite ſur un rhythme, & que ſa marche balancée ſoit une danſe menée par une harmonie.

Quel décor à la femme & à la grâce ! O nature, où le peintre promenait ſes poéſies ! O campagne ! ô théâtre accommodé pour une déſirable vie ! une terre complice, des bois galants, des champs emplis de muſique, des boſquets propices aux jeux d'Echo ! des arbres en berceaux où pendent les paniers de fleurs ! des déſerts, loin du monde jaloux, touchés du pinceau magique d'un Servandoni, rafraîchis de fontaines, peuplés de marbres & de ſtatues, & de naïades, que tache l'ombre tremblante des feuilles ! jets d'eau jailliſſant ſoudain du milieu des cours des fermes ! le pays aimable & radieux ! Soleils d'apothéoſes, belles lumières dormantes ſur les pelouſes, verdures pénétrées & tranſlucides ſans une ombre où s'endorment la palette de Tiépolo, le tapage des ſatins & des chevelures blondes ! Délices champêtres ! décorations murmurantes & parées ! jardins embuiſſonnés de ronces & de roſes ! payſages de France, étonnés des pins de l'Italie ! villages égayés de noces & de carroſſes, de cérémonies, de toilettes & de fêtes, étourdis de violons & de flûtes qui mènent à un temple jéſuite l'hymen de la Nature & de l'Opéra ! ſcène agreſte au rideau vert, à la rampe de fleurs, où monte la Comédie Françaiſe, où gambade la Comédie Italienne !

Alerte, pour égayer le printemps en coſtume de bal, le ciel & la terre de Watteau, alerte, les *Gelofi !* Un rire bergamaſque ſera le rire & l'entrain & l'action & le mouvement du poëme. Voilà qu'elle court & qu'elle éveille la gaieté, les zéphirs & le bruit, la Folie encapuchonnée de grelots ſonnants ! Fraiſes & bonnets, buffles & dagues, petites veſtes & courts manteaux, vont & viennent. La troupe des bouffons eſt accourue, amenant ſous les ombrages le carnaval des paſſions humaines & l'arc-en-ciel de ſes habits. Famille bariolée, vêtue de ſoleil & de ſoie rayée ! celui-ci qui ſe maſque avec la nuit ! celui-là qui ſe farde avec la lune ! Arlequin, gracieuſé comme un trait de plume du Parmeſan ! Pierrot, les bras au corps, droit comme un I ! & les Tartaglias, & les Scapins, & les Caſſandres, & les Docteurs, & le favori Mezzetin « le gros brun au viſage riant » toujours au premier plan, la toque fuyant du front, zébré du haut en bas, fier comme un dieu & gras comme un Silène ! C'eſt la Comédie Italienne qui tient la gui-

tare dans tous ces paysages. Bien campée & le nez au vent, c'est la Comédie Italienne qui sème glorieusement au bord des sources, à la marge des forêts, dans les clairières, les doux accents

« Enfants d'une bouche vermeille. »

C'est le duo de Gilles & de Colombine qui est la musique & la chanson de la Comédie de Watteau.

Comme cette mode d'Italie, étincelante & bizarre, se marie heureusement à la mode française du dix-huitième siècle enfant! Et quelle mode adorable naît de ces modes alliées & brouillées : la mode de Watteau ! une mode d'aventure & de liberté, errante & bénie, qui attrape le neuf, le piquant, le provoquant; des ciseaux enchantés qui trouvent en se jouant la négligence & la parure, l'abandon du matin, & le bel habillé des après-midi; ciseaux de fée dotant le temps qui viendra des patrons des Mille & une Nuits, madame de Pompadour, du *négligé* qu'elle baptisera, les Bertins de l'avenir, de la fortune & du génie! Ils couraient & coupaient en pleine volupté, en plein argent de satin, ne ménageant ni l'étoffe, ni l'œil des galants. Jolis retroussis de jupes, ravissante rocaille des plis, étroits corsages, prisons friponnes, corbeilles de soie d'où se sauvait la chair fleurie! O ciseaux enrubannés de Watteau, quelle juste mesure vous aviez prise aux Grâces! & quel joli royaume de coquetterie vous tailliez dans le royaume embéguiné de la Maintenon!

Ce tailleur divin était un merveilleux utopiste, un embellisseur de toutes choses, le plus aimable & le plus déterminé menteur. Touche-t-il à la guerre? Loin le sang, le carnage, l'horreur & la terreur! Vive la gloire parée pour l'Opéra! vive le fracas des galons & des chamarrures, le bruit des couleurs & des uniformes, la guerre endimanchée qui passe, emplissant de visions sonores les yeux des enfants! & le coup de l'étrier de l'amour, l'espoir en croupe, les regrets qui se grisent, un choc de verres & de poignées de main, les mulets orgueilleux empanachés & chargés, les enfants de hasard au sein des mères, les jeux de cartes, les cuisines en plein vent, les petits marmitons blancs, les malles d'officiers ouvertes pour la toilette, les beautés descendues des charrettes, toutes fraîches & sans rien de chiffonné à leurs coquets diadèmes de dentelles; & tout le long du chemin de la mort, les élégances de la ville charroyées sous la tente, des marches que mènent dans les coulisses les violons de Lérida, des la Tulipe pimpants, des Manons qui font les coquettes entre deux coups de canon, des caillettes qui sautent dans la discipline à pieds joints, de beaux hommes qui se dandinent sur un pied, les héroïsmes à plat ventre autour du chaudron qui bout, l'art de tuer à la buvette, la guerre du dix-huitième siècle, l'armée de Fontenoy & de Rosbach croquée dans son joli train & son allure déboutonnée!

Mais à quoi bon tirer son imagination du spectacle du monde, quand on peut inventer un monde & un poëme? poëme unique & ravissant, du loisir qui se balance, des entre-

tiens & des chants du bel âge, de l'amuſement paſtoral & du paſſe-temps aſſis ! poëme de paix & de tranquillité où le jeu de l'eſcarpolette même ſe meurt, la corde traînant ſur le ſable.... Thélème partout ! & partout Tempé ! Iles, îles enchantées, qu'un ruban de criſtal ſépare de la terre ! îles ſans ſoin ni cure, ou le Repos cauſe avec l'Ombre ! promenades ſans but & au petit pas; repos accoudé devant le repos des nuages & devant le repos de l'onde ! Champs-Elyſées du maître ! L'heure dort là-bas à l'horizon ſous ce toit ruſtique. Dans un lieu au haſard & ſans place dans la carte de la terre, il eſt une éternelle pareſſe ſous les arbres. La vue & la penſée s'y aſſoupiſſent dans un lointain vague & perdu, comme ces barrières profondes & flottantes dont Titien ferme le monde & ſes tableaux. Un Léthé roule le ſilence par ce pays d'oubli, peuplé de figures qui n'ont que des yeux & des bouches : une flamme & un ſourire ! Sur les lèvres ouvertes voltigent des penſées & des muſiques, une poéſie ſemblable aux comédies d'amour de Shakeſpeare; & les voilà à l'ombre toutes ces âmes vêtues de ſatin, charmereſſes baptiſées, habillées par les poëtes : les Linda & les Gulboé, les Héro & les Roſaline, les Viola & les Olivia, toutes les reines du *Ce que vous voudrez*. Des marchandes de fleurs paſſent doucement qui fleuriſſent à la ronde les corſets & les bouquets de cheveux noués au haut de la tête. Rien de bruyant que des jeux d'enfants aux grands yeux noirs, ſautant au pied des couples comme des oiſeaux; jeux, enfants, ſourires, petits génies, que le poëte jette au ſeuil de ce rêve & de cet enchantement : ne rien faire qu'écouter ſon cœur & laiſſer parler ſon eſprit, & laiſſer venir les rafraîchiſſements, & laiſſer marcher le ſoleil, & laiſſer le monde aller, & laiſſer les petites filles tourmenter des chiens qui n'aboient pas.

Voilà l'Olympe & la mythologie nouvelle; l'Olympe de tous les demi-dieux oubliés par l'antiquité. Voilà la déification des idées du dix-huitième ſiècle, l'âme du monde & du temps de Watteau amenée au panthéon des paſſions & des modes humaines. Ce ſont les nouvelles humeurs de l'humanité vieilliſſante, la Coquetterie, la Langueur, la Galanterie, la Rêverie que Watteau incarne en des allégories habillées, & qu'il accoude ſur le *pulvinar* d'une nature divine; ce ſont les Muſes morales de nos âges qu'il fait déeſſes en les faiſant femmes, qu'il fait femmes en les faiſant amoureuſes.

L'Amour eſt la lumière de ce monde. Il le pénètre & l'emplit. Il en eſt la jeuneſſe & la ſérénité; & paſſez les fleuves & les monts, les promenades & les jardins, les lacs & les fontaines, le paradis de Watteau s'ouvre : c'eſt Cythère. Sous un ciel peint des couleurs de l'été, la galère de Cléopâtre ſe balance à la rive. L'onde eſt morte. Le bois ſe tait. De l'herbe au firmament, battant l'air ſans haleine de leurs ailes de papillons, un eſſaim de Cupidons vole, vole, qui ſe joue & danſe, nouant ici avec des roſes les couples nonchalants, nouant là-haut la ronde des baiſers de la terre montés au ciel. Ici eſt le temple, ici eſt la fin de ce monde : « l'Amour paiſible » du peintre, l'Amour déſarmé, aſſis à l'ombre, que le poëte de Théos voulait graver ſur une douce coupe du printemps; une Arcadie ſourieuſe; un Décameron de ſentiments; un recueillement tendre; des attentions au regard vague; des paroles qui bercent l'âme; une galanterie platonique, un

loiſir occupé du cœur, une oiſiveté de jeune compagnie; une cour d'amoureuſes penſées; la courtoiſie émue & badine de jeunes mariés penchés ſur le bras qu'ils ſe donnent; des yeux ſans fièvre, des enlacements ſans impatience, des déſirs ſans appétits, des voluptés ſans déſirs, des audaces de geſtes réglées pour le ſpectacle comme un ballet, & des défenſes tranquilles & dédaigneuſes de hâte en leur ſécurité; le roman du corps & de la tête apaiſé, pacifié, reſſuſcité, bienheureux; une pareſſe de paſſion dont rient d'un rire de bouc les ſatyres de pierre embuſqués dans les couliſſes vertes..... Adieu les bacchanales que menait Gillot, ce dernier païen de la Renaiſſance, né des libations de la Pléiade aux dieux agreſtes d'Arcueil! Adieu l'Olympe du *Io Pœan*, les chalumeaux enroués & les Dieux chèvre-pieds, le rire du *Cyclope* d'Euripide & de l'*evohe* de Ronſard; les licencieux triomphes, les Joies couronnées de lierre,

« Et la libre cadence
De leur danſe. »

Ces dieux s'en ſont allés, & Rubens, qui revit dans cette palette de chair roſe & blonde, erre dépayſé dans ces fêtes où ſe tait l'émeute des ſens, — caprices animés qui ſemblent attendre un coup de baguette pour perdre leurs corps & diſparaître dans la patrie du caprice comme un ſonge d'une nuit d'été! C'eſt Cythère; mais c'eſt la Cythère de Watteau. C'eſt l'amour; mais c'eſt l'amour à propos & non autour de la femme, l'amour poëte, l'amour qui ſonge & qui penſe, l'amour moderne, avec ſes aſpirations, & ſa couronne de mélancolie.

Oui, au fond de cette œuvre de Watteau, je ne ſais quelle lente & vague harmonie murmure derrière les paroles rieuſes; je ne ſais quelle triſteſſe muſicale & doucement contagieuſe eſt répandue dans ces fêtes galantes. Pareille à la ſéduction de Veniſe, je ne ſais quelle poéſie voilée & ſoupirante y entretient à voix baſſe l'eſprit charmé. L'homme paſſe au travers de ſon œuvre; & cette œuvre, vous venez à la regarder comme le jeu & la diſtraction d'une penſée ſouffrante, comme les jouets d'un enfant malade & qui eſt mort.

L'homme, — un portrait vous le dira. Le voilà jeune, pris au vif: un maſque inquiet, maigre & nerveux, le ſourcil arqué & fébrile, l'œil noir, grand, remuant, le nez long, décharné, la bouche triſte, sèche, aiguë de contour, & des ailes du nez aux coins des lèvres un grand pli de chair tiraillant la face. Et de portraits en portraits, comme d'années en années, vous le verrez aller maigriſſant & mélancolique, ſes longs doigts perdus dans ſes amples manchettes, ſon habit pliſſé ſur ſa poitrine oſſeuſe, vieillard à trente ans, ne gardant, les yeux enfoncés, la bouche ſerrée, le viſage anguleux, que ſon beau front reſpecté des longues boucles d'une perruque à la Louis XIV.

Ou plutôt ouvrons ſon œuvre: *Lorgneur* ou *Flûteur*, — c'eſt lui. Son regard négligent poſe ſur le couple enlacé qu'il amuſe de muſique. Il laiſſe aller le bruit qu'il fait. L'œil muet, il accompagne les embraſſades, écoutant aimer, verſant les ſérénades, inſoucieux,

indifférent & morose, rongé d'ennui, comme un violon de noces las des fêtes qu'il mène, & sourd à son violon qui chante.

Du grand peintre français, que reste-t-il, qui le raconte ? Quatre pages de d'Argenville, & les anecdotes d'un catalogue d'estampes. Quel espoir nous était cette phrase de Caylus en tête de l'éloge de Le Moyne adressée à l'Académie : « Je crois vous avoir suffisamment expliqué dans la vie de Watteau.....» Mais les éditeurs des *Mémoires de l'Académie* avaient retourné tous les manuscrits de l'Académie des Beaux-arts; la précieuse vie de Watteau manquait. Qu'ils se réjouissent avec tous les amis de Watteau, & avec nous. L'autre jour, chez un libraire, le hasard nous a mis la main sur un manuscrit contenant cette infiniment précieuse vie d'Antoine Watteau par M. de Caylus, certifiée par le secrétaire de l'Académie Lépicié. C'est cette vie que nous donnons ici textuellement & intégralement pour la première fois au public, protestant d'avance contre les sévérités & les préjugés de l'ancien ami du peintre.

LA VIE
D'ANTOINE WATEAU

PEINTRE DE FIGURES ET DE PAYSAGES

SUJETS GALANTS ET MODERNES,

PAR M. LE COMTE DE CAYLUS, AMATEUR (1).

LOIN de blamer ceux qui ont ecrit avant moi la vie d'Antoine Wateau (2), *je leur ſçais au contraire bon gré des ſentiments d'amitié & de reconnoiſſance qui les ont fait agir. Il me paroit ſeulement qu'ils ont un peu trop accordé a la louange.*

La vie d'un homme qui a merité dans la memoire des autres, doit, ce me ſemble, preſenter egalement l'exemple a ſuivre & l'exemple a eviter. Ainſi je crois que dans ces ſortes d'ouvrages les éloges & les critiques devroient etre diſpenſés dans un eſprit d'équité; & qu'enfin les uns & les autres devroient toujours etre placés dans la vue de l'avancement de l'art.

(1) *Lue à l'Académie royale de peinture & de ſculpture le 3 février 1748.*

(2) *L'orthographe contemporaine s'accorde généralement à ne donner qu'un* t *à Watteau, quoique Watteau ait ſigné le plus ſouvent avec deux* t.

Pour moi, Messieurs, je regarde la vie des artistes comme un tableau que la sincerité doit tracer aux peintres presents & a venir, dans la vue de leur presenter sans cesse la louange & le blâme sous une forme aussi vive que celle de l'action, dont aucune espece de recit ne peut approcher, & sans doute pour engager dans tous les tems les plus grands maîtres a redouter ces especes de tribunaux que cette même sincerité & surtout l'amour de l'art doivent élever. J'espere que vous serés de mon sentiment, Messieurs, vous qui concourrés avec tant de zèle au progrès de la Peinture ainsi qu'a l'honneur de l' Academie.

Au reste je crois que cette sincérité, en toutes choses si recommandable, doit eloigner celui qui la professe de toute prevention, autant qu'il est possible a l'homme de ne pas y succomber. Cette impartialité doit le conduire a une saine reflexion, toujours la baze du gout le plus vrai. Elle doit lui rappeler que l'excès du blâme ou de l'approbation revolte egalement les caracteres les plus dociles & les plus doux. Elle doit enfin lui faire garder ce juste milieu si nécessaire a la persuasion. Je ferai d'autant plus volontiers mes efforts pour ne me pas ecarter de ce point, qu'il me paroit indispensable dans un examen qui doit contribuer surtout a l'instruction des jeunes peintres.

C'est dans cet esprit que je vais joindre les evenements de la vie de Wateau a mes reflexions, sur sa maniere, son faire; enfin, sur tout ce qu'on appelle procedés, par rapport a l'art. Je blamerai comme je louerai, sans avoir a me reprocher de blesser le tendre souvenir que je conserve a Wateau, l'amitié que j'ai eu pour lui & la reconnoissance que je lui garderai toute ma vie de m'avoir decouvert autant qu'il lui a été possible, les finesses de son art. Mais je me souviendrai toujours que dans le cas ou je me trouve, on doit plus aimer l'art que l'artiste. Enfin, connoissant tout l'effort necessaire a la nature, pour la production d'un grand peintre d'histoire, je n'imiterai point l'enthousiasme de ceux qui mettent les auteurs de quelques nouvelles Espagnoles & de quelques petites pieces donnees aux Italiens, en comparaison avec M. de Thou ou avec Pierre Corneille.

Antoine Wateau naquit a Valenciennes en 1684 (1). *Il étoit fils d'un couvreur. La naissance n'est considérable aux yeux des philosophes & des artistes que par rapport au secours qu'elle peut fournir a l'éducation, mais quand elle est de l'espece de celle-ci elle donne une preuve convaincante du génie & du don que la nature a fait.*

Cette preuve se trouve encore augmentée ici par la dureté qui étoit le caractère dominant du pere dont Wateau dépendoit. Ce fut avec peine qu'il se résolut de mettre ce fils, a qui la nature inspiroit deja le desir de l'imiter, chez un peintre de sa même ville. Ce qu'il fit chez ce peintre ne nous est pas connu & nous ne devons pas le regretter : car je crois me souvenir

(1) *Nougaret, dans ses* Anecdotes de Beaux-Arts, *met en note : « Le manuscrit de M. de S*** dit en* 1686. » — *M. de S*** avoit été trompé. Voici l'extrait de baptême de Watteau tel que M. Dinaux l'a copié sur les registres de la paroisse Saint-Jacques de Valenciennes : « Le* 10 *octobre* 1684, *fut baptizé* Jean-Antoine, *fils légitime de* Jean-Philippe Wateau *& de* Michelle Lardenois, *sa femme. — Signé : le parin,* Jean-Antoine Baiche. *La marène,* Anne Maillion.

que ce maître ne peignit qu'a la toise, ou du moins il s'en falloit si peu que cela ne vaut pas la peine d'être discuté.

Quoi qu'il en soit le pere ne voulut pas fournir longtems aux frais de cette education. Non qu'il fut en etat de la trouver peu profitable du cote de l'art, mais parce qu'il vouloit forcer son fils a embrasser sa même profession(1). *Wateau avoit des idées plus elevées ou du moins la peinture se le destinoit : ainsi plustot que de se ranger a la profession de son pere, il le quitta & vint a Paris* (2), *dans l'equipage qu'on peut s'imaginer, pour cultiver une Muse qu'il cherissoit sans trop la connoitre.*

Peu scavant & sans secours, le Pont Notre-Dame fut une ressource qu'il fut trop heureux de trouver (3). *Cette triste manufacture de copies a la centieme generation faites avec des couleurs crues & mises a plat, plus ennemie du gout que l'enluminure qui du moins conserve le formes de l'estampe, ne lui convenoit gueres avec le sentiment dont la nature lui avoit données germe. Mais a quoi ne nous reduit pas la necessité? Pour vous donner une idée du talent & de la disposition qui lui etoient naturels, je vous rapporterai le trait suivant.*

Il travailloit depuis quelque tems chez le marchand de cette espece de tableaux, auquel le hazard l'avoit adressé, lorsque la peinture qui aide a soutenir les adversités par l'imagination & consequemment par la gaieté dont elle scait quelquefois les assaisonner, lui fit faire une plaisanterie qui le consola du moins pour le moment de l'ennui de faire toujours la même figure. Il etoit a la journée & sur le midi, il n'etoit point encore venu demander ce qu'on appeloit l'original. Car la maitresse avoit grand soin de l'enfermer tous les soirs. Elle s'apperçut de sa ne-

(1) *Le goût qu'il eut pour l'art de la peinture se déclara dès sa plus tendre jeunesse; il profitoit dans ce temps de ses moments de liberté pour aller dessiner sur la place les différentes scènes comiques que donnoient ordinairement au public les marchands d'orviétan & les charlatans qui courent le pays.* (Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère, *par Gersaint*, 1744.)

(2) *Son premier maître à Paris fut Métayer, peintre médiocre, qu'il quitta bientôt faute d'ouvrage.* (Catalogue de Lorangère.)

(3) *On débitoit dans ce temps-là beaucoup de petits portraits & de sujets de dévotion aux marchands de province, qui les achetoient à la douzaine ou à la grosse. Le peintre chez lequel il venoit d'entrer étoit le plus achalandé pour cette sorte de peinture, dont il faisoit un débit considérable. Il avoit quelquefois une douzaine de misérables élèves qu'il occupoit comme des manœuvres; le seul mérite qu'il exigeoit de ses compagnons étoit la prompte exécution. Chacun y avoit son emploi; les uns faisoient les ciels, les autres faisoient les têtes; ceux-ci les draperies, ceux-là posoient les blancs; enfin le tableau se trouvoit fini quand il pouvoit parvenir entre les mains du dernier.*

Wateau ne fut alors occupé qu'à ces ouvrages médiocres, il fut cependant distingué des autres, parce qu'il se trouva propre à tout, & en même temps d'expédition. Il répétoit souvent les mêmes sujets : il avoit surtout le talent de rendre si bien son saint Nicolas, *qui est un saint que l'on demandoit souvent, qu'on le réservoit particulièrement pour lui.* « Je sçavois, *me dit-il un jour,* mon saint Nicolas *par cœur, & je me passois d'original.* »

Il s'ennuyoit de ce travail désagréable & infructueux, mais il falloit vivre. Quoique occupé toute la semaine, il ne recevoit que trois livres le samedi, &, par une espèce de charité, on lui donnoit de la soupe tous les jours. (Catalogue de Lorangère.)

gligence, elle l'appela. Elle cria plusieurs fois toujours inutilement, pour le faire descendre du grenier, ou depuis le matin il travailloit & ou en effet il avoit fini de memoire l'original en question. Quand elle eut bien crié, il descendit & d'un grand sang froid, accompagné d'un air doux qui lui etoit naturel, il le lui demanda, pour y placer, dit-il, les lunettes; car c'etoit je crois une vieille d'apres Gerard Douw qui consulte ses registres & cette composition etoit alors en regne dans ce genre de marchandise.

Je ne rapporte ces details que pour faire sentir les difficultés, les peines & les desagremens qu'il a eu a soutenir pour faire eclore son genie, & pour vous representer que si la nature nous en a donné, il profite de tout, rien ne l'altere, tout avec lui se tourne en nourriture. On voit bien ici la preuve de cette verité dans Wateau. Loin de se rebuter d'un exercice si miserable il redoubla d'efforts pour s'elever au dessus. Tous les momens de liberté dont il pouvoit jouir, les fetes, les nuits même, il les emploïoit a dessiner d'apres nature. Exemple qu'on ne scauroit trop proposer à la jeunesse : exemple fort beau sur le papier, diront les paresseux & qu'il est vrai que l'amour de l'art peut seul inspirer. Quoi qu'il en soit ces etudes continuelles ne se font jamais sans fruit & sans augmenter la disposition naturelle. Aussi nous avons peu vu de pareilles ferveurs de travail n'avoir point un succes marqué.

Avec ce fonds d'etude & cet excès d'application, il se mit en etat de sortir de la triste occupation à laquelle il etoit reduit. Il fit la rencontre de Gillot (1), *qui vers ce temps fut agreé en cette academie. Ce peintre apres avoir executé des bacchanales, plusieurs idées fantastiques, de l'ornement, des choses de mode, & même de l'histoire, s'etoit alors renfermé a representer des sujets de la comedie Italienne. Cette rencontre fut une veritable fortune pour Wateau. Ce genre de composition determina absolument son gout, & les tableaux de son nouveau maître lui ouvrirent les yeux sur plusieurs parties de la peinture dont il ne faisoit encore que se douter.*

Un rapport de gout, de caractere & d'humeur produisit d'abord l'intimité du maître & de l'eleve. Mais ce même rapport, joint aux talens qui se developpoient chaque jour dans le dernier, les empecha de vivre long tems ensemble. Ils se quiterent mal, & toute la reconnoissance que Wateau ait pu temoigner a son maitre pendant le reste de sa vie, s'est bornée a un profond silence. Il n'aimoit pas même qu'on lui demandat des details sur leur liaison & sur leur rupture; car pour ses ouvrages il les vantoit & ne laissoit point ignorer les obligations qu'il lui avoit.

D'un autre coté, soit que Gillot en eut agi par le motif d'une jalousie que bien des gens lui ont attribuée, soit qu'a la fin il se rendit justice, & convint que son eleve l'avoit surpassé, il quita la peinture, & se livra au dessein & a la gravure a l'eau-forte dans laquelle il sera a jamais celebre par l'intelligence & l'agrement de la composition, avec lesquelles il a representé la plus grande partie des Fables de la Motte.

(1) *Gillot ayant vu quelques dessins & tableaux de la main de Watteau qui lui plurent l'invita à venir demeurer avec lui.* (Abrégé de la vie d'Antoine Watteau, par M. de Julienne, en tête du volume d'eaux-fortes d'après les dessins de Watteau.)

Le talent de Wateau commencoit a percer, foiblement a la verité, cependant il avoit befoin d'être encore éclairé. Il trouva les lumières dont il avoit befoin. En fortant de chez Gillot, il fut accueilli par Claude Audran, concierge du Luxembourg. C'etoit un galant homme, qui deffinoit & peignoit lui même tres bien l'ornement & qui dans cette partie foutenoit le nom d'une famille qui a produit un grand nombre d'habiles gens a votre Academie.

Ce galant homme avoit donc un gout naturel. Il avoit etudié principalement les ornemens, tels qu'ils avoient été emploïés par Raphael au Vatican & par fes eleves, en divers endroits; comme auffi par le Primatice a Fontainebleau. Il avoit remis ces compofitions en honneur; & avoit fait oublier le gout lourd & affommant de fes predeceffeurs dans ce talent. Elles etoient fufceptibles par les places qu'il y refervoit, de recevoir diferens fujets de figures & autres, a la volonté des particuliers qu'il avait fçu mettre dans le gout d'en faire décorer leurs platfonds & leurs lambris, en forte que plufieurs artiftes de divers genres y trouvoient de l'emploi.

Ce fut la que Wateau forma fon gout pour l'ornement; & qu'il acquit une legereté de pinceau qu'exigent les fonds blancs ou les fonds dorés fur lesquels Audran faifoit exécuter fes ouvrages. On en peut voir de tres bien entendus a la ménagerie de Verfailles, & de tres beaux platfonds de fon ordonnance au chateau de Meudon.

Mais c'eft a regret, je l'avoue, que j'en fais une forte d'eloge; puifque ce genre a non feulement fait détruire les platfonds des appartements que les plus habiles peintres avoient exécutés; mais que ce changement de mode, auquel les ornemens de platre ont fuccedés vous prive encore tous les jours d'une occupation qui vous permettoit d'emploïer votre talent dans le grand & dans le héroïque.

Je reviens a Wateau. Ce fut alors qu'habitant le palais du Luxembourg, il copioit & etudioit avec avidité les plus beaux ouvrages de Rubens. Ce fut encore la qu'il deffinoit fans ceffe les arbres de ce beau jardin, qui brût, & moins peigné que ceux des autres maifons roïales, lui fourniffoit des points de vue infinis; & que les feuls païfagiftes trouvent avec tant de varieté dans le même lieu, tantôt par la diférence des afpects & des endroits ou ils fe placent; tantôt par la réunion de plufieurs parties éloignées; tantôt enfin par les diférences que le foleil du foir ou du matin apporte dans les mêmes places & fur les mêmes terrains.

Jufques ici nous ne voïons qu'un jeune homme, fans fecours, qui cherche a perfectionner fon talent, qui s'applique & qui eft lui-même l'artifan de fa reputation, ainfi que le conducteur de fes études. Dans la fuite nous allons voir ce même talent développé; mais au milieu d'une vie agitée par l'inconftance & par le dégout que Wateau avoit de lui même & de tous les hommes.

Il fortit de chez Audran (1) *apres avoir acquis les parties de la peinture dont je viens de*

(1) *Watteau cependant, qui ne vouloit pas en demeurer là, ni paffer fa vie à travailler pour autrui, & qui fe fentoit en état d'imaginer, hazarda un tableau de genre qui repréfente un départ de troupes & qu'il fit à fes temps perdus: il le montra au fieur Audran pour lui en demander fon avis. Ce tableau eft un de ceux que Cochin le père a gravés. Le fieur Audran, habile homme & en état de juger d'une belle*

vous donner l'idée par le détail de ses études. Il les mit si bien en pratique qu'il abandonna tout a fait la manière de Gillot. Il fit des marches & des repos de soldats, d'un faire absolument opposé a celui de ce maître; & ces premiers tableaux ont peut être égalé ce qu'il a fait de plus beau dans la suite. On y voit en effet de la couleur, de l'harmonie, des têtes fines & pleines d'esprit, & un pinceau qui conserve le gout de son dessein, prononcé jusque dans les extrémités & les draperies, & dans tout ce qu'il veut exprimer.

Au reste, je ne puis me résoudre a attribuer a son inconstance sa separation avec Audran. Wateau sentoit ses forces. Il avoit de l'esprit, & n'etoit point la dupe de celui de son second maitre, qui en avoit autant que de connoissance du monde; & qui bien aise de le retenir chez lui pour son propre interêt, vouloit le dégouter de tout autre travail que de celui dont il le chargeoit.

Cependant pour quiter un homme qui l'avoit comblé d'égards & d'attentions, & résister aux offres & aux instances qu'il lui faisoit pour le retenir, il autorisa sa séparation d'un voïage a Valenciennes, qu'il fit en effet. Je ne l'ai jamais regardé comme un prétexte. Wateau etoit trop entier dans ses volontés pour en emploïer. Car enfin quoi de plus naturel que de retourner dans son païs, d'y reparoitre avec des talens, de contredire si honorablement & par des preuves incontestables ceux qui avoient traversé ses dispositions & de se montrer plus habile que son premier maître ?

Voila bien des raisons pour le porter a ce départ. Elles ont sans doute existé. Elles lui ont procuré les plaisirs qu'il se promettoit. Mais indépendamment de la courte durée dont etoit toute espèce de satisfaction dans la tête de Wateau, tous les talens qui émanent de l'esprit ont un égal besoin, tant pour leur avancement que pour leur soutien, de la critique, de l'émulation, de la communication des ouvrages & des artistes. En un un mot leurs productions ne sont faites

chose, fut effrayé du mérite qu'il reconnut dans ce tableau, mais la crainte de perdre un sujet qui lui étoit utile, & sur lequel il se reposoit assez souvent pour l'arrangement & même pour la composition des morceaux qu'il avoit à exécuter, lui conseilla légèrement de ne point passer son temps à ces sortes de pièces libres & de fantaisie, qui ne pourroient que lui faire perdre le gout dans lequel il donnoit. Watteau n'en fut point la dupe; le parti ferme qu'il avoit pris de sortir, joint à un petit desir de revoir Valenciennes le déterminerent totalement. Le pretexte d'aller voir ses parents lui servit de moyen honnête : mais comment faire? L'argent lui manquoit & son tableau devenoit son unique ressource : il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour s'en procurer le débit. Dans cette occasion il eut recours à M. Spoude actuellement vivant, peintre à peu près des mêmes cantons que luï, & son ami particulier : le hazard conduisit M. Spoude chez le sieur Sirois mon beau-père à qui il montra ce tableau, le prix étoit fixé à 60 livres & le marché fut conclu sur le champ. Watteau vint recevoir son argent; il partit gayement pour Valenciennes comme cet ancien sage de la Grèce; c'étoit là toute sa fortune & surement il ne s'étoit jamais vu si riche. Ce marché fut l'origine de la liaison que feu mon beau-père a toujours eu avec lui jusqu'à sa mort, & il fut si satisfait de ce tableau qu'il le pria instamment d'en faire le pendant qu'il lui envoya effectivement de Valenciennes : c'est le second morceau que le sieur Cochin a gravé, il représente une alte d'armée; le tout en etoit d'apres nature, il en demanda 200 livres qui lui furent données. (Catalogue de Lorangère.)

que pour être vues & jugées, & Wateau ne trouvoit rien de tout cela a Valenciennes. C'etoit une forte raison pour en sortir.

Il quita donc sa patrie (il n'y fit pas un long séjour), & revint a Paris. Le désir d'aller a Rome & de profiter du bel établissement que Louis XIV y a fait pour le progrès des arts & des eleves, l'engagea quelque tems après a se mettre sur les rangs pour disputer le prix de votre école. Il gagna le second en l'année 1709 (1), mais ne fut point admis pour le voïage : il fallut donc se contenter de poursuivre ses études a Paris, ce qu'il fit sans renoncer a ce projet.

En 1712, il vous présenta dans cette vue quelques uns des tableaux de sa manière, fort supérieurs a celui qui lui avoit fait mériter le prix. Un talent formé & très distingué, l'inutilité du voïage qu'il sollicitoit, furent des motifs pour engager l'Académie a l'agréer. Il le fut avec d'autant plus de distinction que M. De la Fosse, ce galant homme par lui même, si recommandable par plusieurs parties de la peinture dans lesquelles il a excellé, appuïa sur son mérite, le fit valoir; &, sans le connoitre que par ses ouvrages, s'interessa vivement pour lui (2).

(1) *Sur le sujet de David accordant à Abigail le pardon de Nabad. Le premier prix avoit été décerné à Antoine Grison.*

(2) *La facon singulière avec laquelle il fut reçu à l'Academie royale de peinture & de sculpture est fort honorable; il eut quelque envie d'aller à Rome pour y etudier d'apres les grands maîtres, surtout d'après les Vénitiens, dont il aimoit beaucoup le coloris & la composition. Il n'etoit point en etat de faire sans secours ce voyage : c'est pourquoi il voulut solliciter la pension du roi; & pour en venir a bout, il prit un jour la résolution de faire porter a l'Academie les deux tableaux, qu'il avoit vendus a mon beau-pere, pour tacher d'obtenir cette pension. Il part sans autres amis ni protection que ses ouvrages & les fait exposer dans la salle par ou passent ordinairement Messieurs de l'Academie de Peinture & de Sculpture qui tous jettent les yeux dessus, & en admirent le travail sans en connoître l'auteur. M. de la Fosse, celebre peintre de ce tems la, s'y arreta meme plus que les autres & étonné de voir deux morceaux si bien peints il entra dans la salle de l'Academie & s'informa par qui ils avoient été faits. Ces tableaux avoient un coloris vigoureux & un certain accord qui les faisoit croire de quelqu'ancien maître; on lui répondit que c'etoit l'ouvrage d'un jeune homme qui venoit supplier ces Messieurs de vouloir bien interceder pour lui, afin de lui faire obtenir la pension du roi pour aller etudier en Italie. M. de la Fosse surpris, donne ordre qu'on fasse entrer ce jeune homme. Watteau parait : sa figure n'etoit point imposante; il explique modestement le sujet de sa demarche, & prie avec instance qu'on veuille bien lui accorder la grace qu'il demande, s'il a assez de bonheur pour en etre digne. Mon ami, lui répond avec douceur M. de la Fosse, vous ignorez vos talents & vous vous mefiez de vos forces; croyez-moi, vous en scavez plus que nous, nous vous trouvons capable d'honorer notre Academie; faites les démarches necessaires, nous vous regardons comme un des notres. Il se retira, fit ses visites & fut agreé aussitot.* Cat. de Lorangère. — *Voici le procès-verbal d'admission qu'a donné l'*Histoire des Peintres, *d'après les registres de l'Académie : «..... L'Académie après avoir pris les suffrages en la manière accoutumée, elle a reçu le dit sieur Watteau académicien, pour jouir des privileges attachés à cette qualité, & qu'il a promis, en pretant serment entre les mains de M. Coypel ecuyer, premier peintre du roi & de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, president, etant a l'assemblée.* Quant au present pecuniaire, il a été modéré à la somme de 100 livres. »

C'eſt ainſi que la verité doit agir dans les déliberations de l'Académie, ſans faire acception, ou donner d'excluſion par aucunes vues particulières. La prévention pour ou contre les perſonnes, & par rapport a leurs liaiſons eſt un inconvenient redoutable. Le talent ſeul nous doit décider, & le talent ſeul doit donner la couleur a nos fèves. Ce fut quelque tems après cette juſtice que l'Académie rendit a Wateau que je fis connoiſſance avec lui.

Cependant l'honneur que vous lui aviés fait, ſa manière nouvelle & pleine d'agrément, lui attirèrent bientôt plus d'ouvrages qu'il n'en vouloit & qu'il n'en pouvoit faire. Il ne tarda pas en même tems d'éprouver l'importunité que les talens marqués cauſent ſouvent dans les grandes villes, ou les demi-connoiſſeurs & les deſœuvrés abondent & s'empreſſent a s'introduire dans les cabinets & dans les ateliers. Et pourquoi faire? Pour y déraiſonner ſans ceſſe & pour troubler & intervertir ces méditations & ces recherches qui ſeules font le bon ouvrage. Le mieux qui leur puiſſe arriver eſt de louer mal. Car la louange en face eſt leur grand rôle. Quel tourment, quel ennui pour un homme d'art de voir arriver & s'établir chez lui de pareils perſonnages ſans pouvoir s'en défaire! Car ils ſont tenaces, & auſſi ardens a ſe produire que difficiles a congédier.

Leur foule eſt ordinairement ſuivie de ces brocanteurs, ſoi diſans curieux, qui ſcavent faire païer, aux peintres faciles dans leur talent, une eſpèce d'uſage du monde qu'ils ont quelquefois cruellement acquis. Ils s'emparent des eſquiſſes, ſe font donner les études; & qui pis eſt propoſent la retouche des croutes qu'ils amaſſent en pile; le tout pour avoir un tableau complet d'un maître qui ne leur coute rien ou du moins peu de choſe. Il n'eſt ſorte de ſoupleſſes qu'ils n'emploient pour parvenir a ce but.

Wateau en fut aſſailli vivement. Il déméloit aiſément ces deux genres d'importuns, & les connoiſſoit a merveilles; &, comme il etoit né cauſtique, il s'en vengeoit en peignant le caractère & le manége de ceux dont il etoit le plus obſédé. Il n'en etoit pas moins leur dupe dans le détail. D'ailleurs cette peinture vive qu'il en ſcavoit faire, ne le conſoloit point de l'ennui dont a la longue ils finiſſoient par l'accabler. Je l'en ai ſouvent vu peiné au point de vouloir tout quiter.

Il ſemble que les ſuccès brillants qu'il eut dans le public auroient du aſſés flater ſon amour-propre pour le mettre au deſſus de ces petits incidens. Mais il étoit fait de manière a ſe dégouter preſque toujours de ce qu'il faiſoit. Je crois qu'une des plus fortes raiſons de ce dégout, avoit pour principe les grandes idées qu'il avoit de la Peinture. Car je puis aſſurer qu'il voïoit l'art beaucoup au deſſus de ce qu'il le pratiquoit. Cette diſpoſition le rendoit en tout fort peu prévenu pour ſes ouvrages. Le prix qu'il en retiroit ne le touchoit pas davantage, & étoit fort au deſſous de ce qu'il auroit pu en retirer. C'eſt qu'il n'aimoit point l'argent, & qu'il n'y étoit nullement attaché. Ainſi il n'étoit pas même ſoutenu par cet amour du gain, ſi puiſſant ſur tant d'autres. Je vais en rapporter un exemple, & qui vous prouvera ſon indiférence ſur l'un & l'autre de ces points.

Uu perruquier lui apporta une perruque naturelle, qui n'avoit rien de recommandable, mais dont cependant il fut enchanté. Elle lui parut le chef-d'œuvre de l'imitation de la nature. Certainement, ce n'étoit pas celui de la nature friżée; car je la vois d'ici dans toute ſa longueur

& toute ſa platitude. Il en demanda le prix; mais le perruquier, plus fin que lui, l'aſſura qu'il ſeroit trop content s'il vouloit lui donner quelque choſe de ſa façon. Quelques etudes l'auroient ſatisfait, Wateau crut n'avoir jamais fait un ſi bon marché, & proportionnant ſon préſent au bonheur de ſa poſſeſſion, il lui donna deux petits tableaux pendans, & peut-être des plus piquans qu'il ait fait. J'arrivai peu de tems après la concluſion de cette bonne affaire. En vérité il en avait du ſcrupule. Il vouloit encore faire un tableau pour le Perruquier, & ce fut avec peine que je raſſurai ſa conſcience (1).

En même tems qu'il étoit né cauſtique, il étoit né timide, deux choſes que la nature ne réunit pas ordinairement. Il avoit de l'eſprit, & quoiqu'il n'eut point reçu d'éducation, il avoit de la fineſſe, & même de la délicateſſe pour juger de la muſique & de tous les ouvrages d'eſprit. La lecture etoit ſon plus grand délaſſement. Il ſavoit mettre a profit ce qu'il avoit lu; & quoiqu'en général il démêlat & rendit a merveilles les ridicules de ceux qui venoient l'interrompre, je l'ai déja dit, il étoit faible, & ſe laiſſoit ſurprendre facilement.

Ce fut ce qui donna occaſion a ſon avanture avec un Peintre en miniature que vous me diſpenſerés de vous nommer. Cet homme parloit aſſés bien, mais trop abondamment de la Peinture. Apparamment qu'il s'etoit contraint ſur la parole le jour qu'il fut chez Wateau ou que celui-ci, pour racourcir l'importunité, n'avoit cherché qu'à s'en debaraſſer; car il ſcut lui tirer un tableau, comme Patelin tire la pièce de drap de M. Guillaume.

Ce miniaturiſte etoit ſi perſuadé de ſon mérite, qu'il s'arrogeoit la perfection & la réuſſite des plus beaux ouvrages, par les conſeils qu'il prétendoit avoir donné a leurs auteurs, & la facon dont il diſoit les avoir conduits ſur l'accord, l'harmonie & la diſpoſition. Il ne s'adreſſoit pas mal pour ſe faire honneur. Car il choiſiſſoit Meſſieurs de Troy, de Largilliere & Rigaud, qui dans ce tems étoient dans toute leur force. J'etois jeune. Il ne ſe mefioit pas de moi. Il ignoroit même mon gout pour la Peinture. Un jour, avec la confiance & le faux enthouſiaſme d'un bavard, quand on lui donne audience, il parla pendant plus de deux heures des corrections qu'il avoit fait faire a ces grands hommes, & de la déférence qu'ils avoient pour la juſteſſe de ſon gout. Je fus indigné de ſon orgueil & de ſa ſuffiſance; mais toute bonne qu'étoit la cauſe a défendre, je n'oſai parler: je ne me ſentis pas aſſez fort, & je ne voulus point ajouter ma défaite au triomphe que lui aſſuroient l'abondance de ſes paroles & l'ignorance de ſes auditeurs.

Quelques jours après cauſant avec Wateau ſur le malheur des artiſtes, qui ſont injuſtement déchirés, & qui ſouvent éprouvent la peine d'une mauvaiſe impreſſion donnée aux ſots & aux ignorants, qui compoſeront toujours le plus grand nombre, je lui fis le recit de la converſation que j'avois entendue & je lui en nommai l'auteur. Si je l'avois sçu d'un tel caractère, me dit-il,

(1) *Gerſaint dit: «.....& ſon deſintéreſſement étoit ſi grand, que plus d'une fois il s'eſt fâché vivement contre moi, pour lui avoir voulu donner un prix raiſonnable de certaines choſes que par généroſité il refuſoit.* » (Cat. de Lorangère.)

je ne lui aurais pas donné un tableau ces jours ci. Alors il me conta tres plaisamment ce qui lui étoit arrivé avec ce même homme, bien résolu d'en faire son profit.

Au bout de quelque tems, il vint voir Wateau, le remercia du magnifique présent qu'il lui avoit fait, l'éleva fort au dessus des plus grands ouvrages; & ajouta que cependant, après l'avoir examiné avec soin, il avoit remarqué plusieurs corrections qu'il y croïoit nécessaires. Wateau, intérieurement charmé de le voir s'enferrer de lui même, lui dit qu'il les feroit avec plaisir. L'autre repliqua que s'il vouloit les faire sous ses yeux, il le conduiroit. Wateau y consentit. Celui la, flatté d'une docilité dont il doutoit peut etre en arrivant, tira le tableau qu'il avoit apporté à tout hazard sous son manteau; & Wateau, d'un grand sang froid, prit de l'huile d'aspic, & ne le fit pas attendre pour lui rendre la toile ou le bois d'une netteté charmante. Il voulut se fâcher, mais Wateau lui parla ferme, & vengea par merveille les grands hommes dont il lui fit sentir la supériorité; ajoutant qu'il ne lui convenoit pas d'en parler comme il faisoit.

Je ne crois pas qu'une si bonne lecon l'ait corrigé; mais je scais qu'il étoit assés connaisseur, & assez attentif a ses interets pour avoir regretté toute sa vie la perte d'un morceau que l'auteur qui ne se louoit pas ordinairement, m'a dit n'etre pas un de ses plus mauvais. Tout ce que je puis dire c'est que jamais il n'a eu autant de plaisir a faire aucun tableau qu'il en eut a effacer celui-la.

Jouissant d'une agreable reputation, il n'avoit d'autre ennemi que lui même, & certain esprit d'instabilité qui le dominoit. Il n'etoit pas sitot établi dans un logement qu'il le prenoit en déplaisance. Il en changeoit cent & cent fois, & toujours sous des prétextes que par honte d'en user ainsi il s'étudioit a rendre spécieux. La ou il se fixoit le plus, ce fut en quelques chambres que j'eus en diferens quartiers de Paris, qui ne nous servoient qu'à poser le modelle, a peindre & a dessiner. Dans ces lieux uniquement consacrés à l'art, dégagés de toute importunité, nous éprouvions lui & moi, avec un ami commun que le même gout entrainoit, la joie pure de la jeunesse, jointe à la vivacité de l'imagination, l'une & l'autre unies sans cesse aux charmes de la Peinture. Je puis dire que ce Wateau, si sombre, si atrabilaire, si timide, & si caustique partout ailleurs n'etoit plus alors que le Wateau de ses tableaux : c'est a dire l'auteur qu'ils font imaginer agréable, tendre & peut être un peu berger.

Ce fut dans ces retraites que je reconnus pour mon profit combien Wateau pensoit profondément sur la Peinture, & combien son exécution étoit inférieure a ses idées. En effet, n'aïant aucune connoissance de l'anatomie, & n'aïant presque jamais dessiné le nud, il ne scavoit ni le lire, ni l'exprimer; au point même que l'ensemble d'une Academie lui coutoit & lui déplaisoit par conséquent. Les corps des femmes exigeant moins d'articulation lui étoient un peu plus faciles. Cela revient a ce que j'ai déja observé ci dessus que les dégouts qu'il prenoit si souvent pour ses propres ouvrages, partoient de la situation d'un homme qui pense mieux qu'il ne peut executer.

En particulier cette insuffisance dans la pratique du dessein le mettoit hors de portée de peindre ni de composer rien de héroïque ni d'allégorique encore moins de rendre les figures

d'une certaine grandeur. Les quatre Saisons qu'il a peintes dans la salle a manger de M. Crozat en sont une preuve. Elles sont presque demie nature; &, quoi qu'il les ait exécutées d'après les esquisses de M. de la Fosse, on y voit tant de maniere & de secheresse qu'on n'en sçauroit dire rien de bon. Ces tableaux cependant ne diferent de sa facon de traiter ses petits sujets que par le nud & par les draperies qui sont d'un genre diférent; mais cette touche fine & legère, qui fait si bien dans le petit, perd tout son mérite & devient insupportable quand elle est emploïée dans cette plus grande etendue qu'il a fallu l'emploïer ici.

Au fonds, il en faut convenir, Wateau étoit infiniment maniéré. Quoique doué de certaines graces, & séduisant dans ses sujets favoris, ses mains, ses têtes, son païsage même tout s'y ressent de ce défaut. Le gout & l'effet forment ses plus grands avantages & produisent, il est vrai, d'agréables illusions d'autant que sa couleur est bonne, qu'elle est juste dans l'expression de ses etoffes, qui sont dessinées d'une facon piquante. Il faut dire encore qu'il n'a gueres peint que des etoffes de soie toujours sujettes a donner des petits plis. Mais ses draperies étoient bien jettées, l'orde des plis étoit vrai parce qu'il les dessinoit toujours sur le naturel; & qu'il ne s'est jamais servi de mannequin. Le choix des couleurs locales de ses draperies étoit bon, & ne choquoit jamais l'accord. Enfin sa touche fine & legère donnoit a toute son exécution un air piquant & animé. A l'égard de son expression je n'en puis rien dire: car il ne s'est jamais exposé a rendre aucune passion.

Cependant M. Crozat qui aimoit les artistes, lui offrit sa table & un logement chez lui. Il les accepta. Cette belle maison, qui renfermoit alors un plus grand nombre de trésors pour la Peinture & pour la Curiosité que jamais particulier a peut être réuni sous sa main, fournit mille nouveaux secours a Wateau. Mais ce qui piqua le plus son gout ce fut cette belle & nombreuse collection de desseins des plus grands maitres qui faisoit partie de ces trésors. Il étoit sensible a ceux de Giacomo Bassan. Mais plus encore aux études de Rubens & de Van Dyck. Les belles fabriques, les beaux sites, & le feuillé plein de gout & d'esprit des arbres du Titien & du Campagnol, qu'il voïoit, pour ainsi dire, à découvert, le charmèrent. Et, comme il est naturel de voir les choses par rapport a l'utilité qu'on en peut retirer, il donnoit volontiers la préference à ces dernieres parties sur l'ordonnance, la composition & l'expression des grands peintres d'Histoire dont l'objet & les talents etoient si eloignés du sien. Il se contentoit de les admirer, sans chercher a se les appliquer par aucune étude particuliere, dont aussi bien il n'auroit pu tirer beaucoup de secours.

Ce fut là que nous lui préparions, M. Henin, cet ami dont j'ai parlé ci dessus & moi, un nombre infini de desseins, d'après les Etudes des meilleurs maitres flamans, & de ces grands Païsagistes Italiens, & que nous avancions assés pour qu'en y donnant quatre coups il en avoit l'effet. C'etoit le servir selon son inclination: car il aimoit en tout à l'avoir promptement. C'etoit aussi, je le dirai toujours, la partie de la Peinture a laquelle il étoit le plus sensible.

Le genre du petit y conduit a peu de frais. Un rien en produit ou en altère l'expression. La chose est au point que quelquefois on pourroit soupçonner le hazard d'en avoir le principal honneur. Wateau, pour accélérer son effet & son exécution, aimoit a peindre a gras. Cette ma-

nœuvre a eu toujours beaucoup de partisans, et les plus grands maîtres en ont fait usage. Mais pour l'emploïer avec succès il faut avoir fait de grandes & d'heureuses préparations, & Wateau n'en faisoit presque jamais. Pour y suppleer en quelque facon, il étoit dans l'habitude, quand il reprenoit un tableau, de le frotter indiferement d'huile grasse & de repeindre par dessus. Cet avantage momentané a par la suite fait un tort considerable a ses tableaux : a quoi a encore beaucoup contribué une certaine malproprete de pratique qui a du faire tourner ses couleurs. Rarement il nettoïoit sa palette & etoit souvent plusieurs jours sans la charger. Son pot d'huile grasse dont il faisait un si grand usage, etoit rempli d'ordures & de poussiere & melé de toutes sortes de couleurs qui sortoient de ses pinceaux a mesure qu'il les y trempoit. Combien cette maniere de proceder n'etoit elle point eloignée des soins extraordinaires qu'ont pris certains peintres Hollandois pour travailler proprement. L'on cite entre autres sur ce point Gerard Douw & l'on remarque qu'il broïoit ses couleurs sur une glace, qu'il prenoit des précautions infinies pour empecher qu'elles fussent altérées par le moindre atôme de poussiere & nettoïoit toujours lui-même sa palette & jusqu'a la hante de ses pinceaux, ce que le dernier auteur de la Vie des peintres a plaisamment entendu de son manche a balai, trompé par la double signification du mot hollandois qui suivant l'endroit et les circonstances ou on l'emploie, signifie tantot une hante de pinceau, tantot un manche a balai, mais qui ne devoit pas faire d'equivoque ici.

Au reste je ne crois pas que vous regardiés ces details comme des minuties. Ils m'ont paru nécessaires a rapporter pour recommander ce soin et cette proprete dans l'emploi des couleurs ; condition trop essentielle pour la conservation & la durée des tableaux, pour n'en point relever hautement le defaut a ceux qui y ont manqué aussi fortement qu'a fait Wateau. C'étoit sa paresse & son indolence qui l'y conduisoient encore plus que certaine vivacité, que le desir & même le besoin de jetter promptement sur la toile quelque effet conçu peut inspirer. Il en etoit saisi quelquefois mais beaucoup moins que du plaisir de dessiner. Cet exercice avoit pour lui un attrait infini, & quoique la plupart du tems la figure qu'il dessinoit d'apres le naturel n'avoit aucune destination determinée, il avoit toute la peine du monde a s'en arracher.

Je dis que le plus ordinairement il dessinoit sans objet. Car jamais il n'a fait ni esquisse ni pensée pour aucun de ses tableaux quelques legeres & quelque peu arretées que c'a pû etre. Sa coutume étoit de dessiner ses etudes dans un livre relié, de facon qu'il en avoit toujours un grand nombre sous sa main (1). *Il avoit des habits galans & quelques uns de comiques dont il revetoit*

(1) *Watteau laissa en mourant une grande quantité de dessins. Il les légua à quatre de ses amis : M. de Julienne, l'abbé Haranger, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, MM. Hénin & Gersaint.* (Cat. de Lorangère.) *M. de Julienne, fort grand amateur des dessins de Watteau,— il y en eut près de 400 à sa vente — M. de Julienne, qui ne manqua jamais à la gloire de son ami mort, voulut que Watteau fût montré tout entier au public. Il fit graver un recueil de ses dessins & écrivit en tête : « On ne s'est guère avisé de faire graver les études des peintres.... Cependant on espère que le public verra d'un œil favorable les desseins du célèbre Watteau qu'on luy présente ici, ils sont d'un goust nouveau : ils ont des graces tellement attachées à l'esprit de l'auteur qu'on peut avancer qu'ils sont inimitables. » Cet*

les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe ſelon qu'il en trouvoit qui vouloient bien ſe tenir & qu'il prenoit dans les attitudes que la nature lui preſentoit, en preferant volontiers les plus ſimples aux autres. Quand il lui prenoit en gré de faire un tableau il avoit recours a ſon recueil. Il y choiſiſſoit les figures qui lui convenoient le mieux pour le moment. Il en formoit ſes groupes le plus ſouvent en conſequence d'un fonds de payſage qu'il avoit concu ou preparé. Il etoit rare même qu'il en uſat autrement.

Cette facon de compoſer qui n'eſt aſſurement pas à ſuivre, eſt la veritable cauſe de cette uniformité qu'on peut reprocher aux tableaux de Wateau. Independamment de ce que ſans s'en apercevoir il repetoit tres ſouvent la même figure ; ou parce qu'elle lui plaiſoit, ou parce qu'en cherchant c'avoit été la premiere qui s'etoit presentee a lui. C'eſt encore ce qui donne aux eſtampes gravées d'après lui une espece de monotonie & de rapport general qui n'en permettent nullement la quantite. En un mot a la reſerve de quelques uns de ſes tableaux tels que l'Accordée ou la noce de village, le Bal, l'Enſeigne faite pour le sieur Gersaint (1), *l'Embarquement de Cythère, qu'il a peint pour ſa reception dans votre Academie & qu'il a repetée, ſes compoſitions n'ont aucun objet. Elles n'expriment le concours d'aucune paſſion & ſont par conſequent depourvues d'une des plus piquantes parties de la peinture, je veux dire l'action. Elle ſeule comme vous ſcavés Meſſieurs peut communiquer à votre compoſition, ſurtout dans l'Heroique, ce feu ſublime qui parle a l'eſprit, le ſaiſit, l'entraine & le remplit d'admiration.*

N'oublions point de remarquer ici que Wateau ne fut reçu en votre Academie que plus de cinq ans apres y avoir été agréé ; c'eſt a dire le 28 aout 1717. Son indolence a faire & a fournir le tableau requis pour conſommer cet ouvrage fut la ſeule cauſe de ce retardement. Il avoit même fallu pluesiurs citations pour le mettre en regle a cet egard.

éloge n'eſt que juſtice. Le crayon de Watteau n'a pas de maître. Quelle liberté ! quelle aiſance ! quel accent ! quelle grande allure dans l'aimable ! quelle badinage de génie ! L'adorable main ! qui attrapait au vol la vie, la lumière, la grâce, le mouvement, & les jetait, toutes vives, au papier ! Quel don, pour être Watteau juſque dans un bout d'étude, juſque dans le haſard du croquis, juſque dans le rien ! Et quels tableaux, ces jeux de la ſanguine graſſe & rouge, du blanc, de la pierre d'Italie, ſur un papier chamois : chefs-d'œuvre d'un moment & d'un coup d'œil, confidences du peintre qui le feront éternellement aimer !

(1) « *A ſon retour à Paris, qui étoit en* 1721, *dans les premières années de mon etabliſſement, il vint chez moi me demander ſi je voulois bien le recevoir & lui permettre, pour ſe* dégourdir les doigts, *ce ſont ſes termes, ſi je voulois bien, dis-je, lui permettre de peindre un plafond, que je devois expoſer en dehors : j'eus quelque repugnance a le ſatisfaire, aimant beaucoup mieux l'occuper à quelque choſe de plus ſolide ; mais, voyant que cela lui feroit plaiſir, j'y conſentis. L'on ſcait la reuſſite qu'eut ce morceau : le tout étoit fait d'apres nature, les atitudes en etoient ſi vraies & ſi aiſées ; l'ordonnance ſi naturelle ; les groupes ſi bien entendus qu'il attiroit les yeux des paſſants ; & même les plus habiles peintres vinrent à pluſieurs fois pour l'admirer : ce fut le travail de huit journées, encore n'y travailloit-il que les matins, ſa ſanté delicate ou pour mieux dire ſa foibleſſe, ne lui permettant pas de s'occuper plus longtemps. C'eſt le ſeul ouvrage qui ait un peu aiguiſé ſon amour-propre ; il ne fit point difficulté de me l'avouer. M. de Julienne le poſſède actuellement dans ſon cabinet & il a ete gravé par ſes ſoins.* » (Catalogue de Lorangère.)

Les agrements et les commodités ſans nombre qu'il trouva chez M. Crozat, ne purent empêcher qu'il ne ſe degoutat encore de ce deſirable ſejour (1). *Il en ſortit pour aller demeurer avec M. Vleughels ſon ami qui depuis eſt mort, directeur de l'Academie de Rome. Mais il en emporta un fonds precieux de connoiſſances qu'il s'y etoit fait par cette etude aſſidue & refleschie des deſſeins des grands maîtres. Ses ouvrages ont donné dans la ſuite de ſa vie d'amples preuves de cette augmentation de ſcavoir.*

Cependant frappé de la malheureuſe inconſtance d'un homme de ce merite j'etois faché de voir que ſa legereté ne lui permettoit pas de jouir d'aucun bien-etre preſent & en baniſſoit même toute eſperance pour l'avenir. Je remarquois avec une veritable peine qu'il etoit continuellement la dupe de tout ce qui l'entouroit. Et en cela d'autant plus a plaindre que ſon eſprit demeloit tout tandis que ſa faibleſſe l'emportoit, enfin que la delicateſſe de ſon temperament augmentoit de jour en jour & tendoit a un deperiſſement capable de le mettre fort mal à ſon aiſe. Je lui repreſentai ſur tout cela qu'il avoit de bons amis, mais que l'uſage du monde apprenoit le peu de fonds qu'il falloit faire ſur les hommes quand on eprouvoit l'adverſité. J'ajoutai que ceux qui penſoient plus dignement pouvoient mourir. J'emploïai toutes les raiſons que ſa ſituation ne fourniſſoit que trop a mon amitié. Je les appuïai même ſur le gout de l'independance que la nature ſembloit lui avoir imprimé, & que pour l'ordinaire les talens ſe plaiſent aſſés a adopter... A tout ce beau ſermon je n'eus d'autre reponſe que celle-ci, a la verité apres un remerciment perſonnel : Le pis aller, n'eſt-ce pas l'hopital? On n'y refuſe perſonne. *J'avoue que je reſtai tout court a cette ſolution & que je gardai le ſilence. J'eus lieu de me flater cependant que mes repreſentations n'avoient point abſolument porté a faux & qu'elles avoient du moins fait en lui une de ces impreſſions qui pour etre ſourdes pendant quelque tems n'en ſont pas moins fructueuſes dans la ſuite. Car il eut plus d'attention a ſes affaires & dans l'occaſion conſulta des amis eclairés tels que M. de Julienne* (2) *qui lui ſauva & lui conſerva des effets que ſa ſucceſſion a recueillis, & qui ſans compter les deſſeins qu'il laiſſa a ſes amis ſe ſont montés a plus de neuf mille livres.*

Mais ſon inſtabilité naturelle l'aiant encore fait quitter M. Vleughels il ne faiſoit plus

(1) *L'amour de la liberté & de l'independance le fit ſortir de chez M. Crozat : il voulut vivre à ſa fantaiſie & même obſcurement : il ſe retira chez mon beau-père dans un petit logement & defendit abſolument de decouvrir ſa demeure a ceux qui la demanderoient.* (Catalogue de Lorangère.)

(2) *A l'appui de cette bonne amitié de Watteau & de M. de Julienne, nous empruntons aux* Archives des Arts *trois précieuſes lettres de Watteau à M. de Julienne, publiées ſur copies ; & le public ne ſe fâchera pas que nous empruntions à la ſuite une autre lettre de Watteau à Gerſaint :*

A M. de Julienne de la part de Watteau, par exprès.

De Paris, le 3. de mai.

Monſieur !

Je vous fais le retour du grand tome premier de lecrit de Leonardo de Vincy, & en meſmes temps je vous en fais agreer mes ſinceres remerciements. Quand aux lettres en manuſcrit de P. Rubens, je les garderai encore devers moi, ſi cela ne vous eſt pas trop déſagreable, en ce que je ne les ai pas encore achevees ! Cette douleur au cote gauche de la tête ne m'a pas laiſſé ſomeiller depuis mardi & Mariotti veut me faire prendreune purge dès demain au jour, il dit

qu'errer de differens cotés. Elle le livroit auſſi chaque jour a des connoiſſances nouvelles. Le malheur voulut que parmi celles-ci il s'en trouva qui lui exagererent le ſejour de l'Angleterre avec ce fol enthouſiaſme, qu'on ne trouve en bien des gens que parce qu'ils n'y ont jamais voïagé. Il ne lui en falloit pas davantage pour diriger ſur ce païs le deſir qui le dominoit ſans ceſſe de changer de lieu. Il partit en 1719, arriva à Londres, y travailla, mais s'y deplut bientot, par la triſte vie qu'etant etranger ſans parler ni entendre la langue, il y menoit neceſſairement. Cependant quoique francois, il y fut aſſés accueilli & ne laiſſa pas de faire ſes affaires du coté de l'utile. Mais au bout d'environ un an, les brouillards & la fumée du charbon de terre qu'on y reſpire, altererent en lui une ſanté que dans la verité un air plus pur ne nous auroit jamais

que la grande chaleur qu'il fait l'aidera à ſouhait. Vous me rendrez ſatisfait au dela de mon ſouhait, ſi vous me rendez viſite d'ici à dimanche; je vous montrerai quelques bagatelles comme les paiſages de Nogent que vous eſtimés aſſez par cette raiſon que j'en fis les penſees en preſence de madame de Julienne à qui je baiſe les mains très reſpectueusement.

Je ne fais pas ce que je veux, en ce que la pierre griſe & la pierre de ſanguine ſont fort dures en ce moment, je n'en puis avoir d'autres.

A. WATTEAU.

A Monſieur de Julienne, de la part de Watteau.

De Paris, le 3 de ſeptembre.

Monſieur!

Par le retour de Marin qui m'a apporté la venaiſon qu'il vous a pleu m'envoier dès le matin, je vous adreſſe la Toile ou j'ai peinte la teſte du ſanglier & la teſte du renard noir, & vous pourrez les depecher vers M. de Loſmenil, car j'en ai fini pour le moment. Je ne puis m'en cacher, mais cette grande toile me resjouit & j'en attends quelque retour de ſatisfaction de voſtre part & de celle de madame de Julienne qui aime auſſi infinìment ce ſujet de chaſſe comme moi-meſme. Il a fallu que Gerſaint m'ammenat le bonhomme La Serre pour agrandir la toile au coſté droit, ou j'ai ajouſté les chevaux deſſous les arbres car j'y eprouvais de la geſne depuis que j'y ai ajouſté tout ce qui a eſté decidé ainſi. Je penſe reprendre ce coſté la dès lundi a midi paſſé, parce que dès le matin je m'occupe des penſées à la ſanguine. Je vous prie de ne pas m'oublier envers madame de Julienne à qui je baiſe les mains.

A. WATTEAU.

A Monſieur de Julienne.

Monſieur!

Il a pleu à Monſieur l'Abbe de Noirterre de me faire l'envoi de cette toile de Rubens où il y a les deux teſtes d'anges, & au deſſous ſur le nuage cette figure de femme plongée dans la contemplation. Rien n'auroit ſeu me rendre plus heureux aſſurement ſi je ne reſtois perſuadé que c'eſt par l'amitié qu'il a pour vous & pour M. votre neveu, que Monſieur de Noirterre ſe deſſaiſit en ma faveur d'une auſſi rare peinture que celle-la. Depuis ce moment ou je l'ai reçue, je ne puis reſter en repos, & mes yeux ne ſe laſſent pas de ſe retourner vers le pupitre ou je l'ai placée comme deſſus un tabernacle!! on ne ſauroit ſe perſuader facilement que P. Rubens aie jamais rien fait de plus achevé que cette toile. Il vous plaira, Monſieur, d'en faire agreer mes véritables remerciements a Monſieur l'abbe de Noirterre juſques a ce que je puiſſe les luy adreſſer par moy-meſme. Je prendrai le moment du meſſager d'Orleans prochain pour lui eſcrire & lui envoier le tableau du Repos de la ſinte Famille que je lui deſtine en reconnoiſſance.

Votre bien attache amy & ſerviteur, Monſieur!!

A. WATTEAU.

A Monſieur Gerſaint, marchand ſur le pont Notre-Dame de la part de Watteau.

Mon ami Gerſaint,

Oui, comme tu le déſires, je me rendrai demain à diner, avec Antoine de la Roque, chez toi. Je compte aller à la meſſe à dix heures à Saint-Germain-de-Lauxerrois; & aſſurement je ſeroi rendu chez toi a midi, car je n'auroi avant qu'une ſeule viſite a faire a l'ami Molinet qui a un peu de pourpre depuis quinze jours.

En attendant, ton amy

A. WATTEAU.

conſervée long tems : car des avant le voïage il avoit la poitrine attaquée (1). *Il revint donc en France & a Paris.*

L'âge et les maladies ont rarement ſervi a diminuer nos defauts. Wateau plus vieux qu'un autre par le caractere de ſon eſprit & toujours plus malade depuis ſon retour devint encore plus incommode a lui même qu'il ne l'avoit jamais été. Les lieux qui autrefois lui plaiſoient le plus, les hommes, ſes amis même lui devinrent inſupportables. Il imagina que l'air de la campagne lui feroit du bien. L'abbe Haranger qui étoit du nombre de ces derniers lui fit preter par M. Le Fevre alors intendant des Menus & aujourd'hui un de vos honoraires ſa maiſon de Nogent auprés de Vincennes. Au point ou etoit venu ſa maladie il n'y fit que languir, & toutes fois meditoit encore un nouveau changement qu'il eut executé ſi ſes forces l'avoient pu permettre. Il vouloit aller reprendre ſon air natal. On pourroit ne le point accuſer d'inconſtance par rapport a ce dernier projet. C'eſt preſque toujours la reſſource finale des malades de langueur ; reſſource autoriſée, même provoquée pas les medecins, quand il ne ſcavent plus que dire lorſque la propoſition des eaux ou les eaux elles memes n'ont pas reuſſi. La mort ne lui en laiſſa pas le tems et l'enleva le 18 *juillet* 1721, *agé de* 37 *ans* (2). *Il mourut avec tous les ſentimens de*

(1) *On trouve dans l'OEuvre de Watteau de la Bibliothèque impériale une planche curieuſe, deſſinée à Londres par lui, & gravée ſeulement en* 1739 *par Arthur Pound. C'eſt le portrait du docteur Miſaubin, un docteur long comme une maladie, tenant de la main droite un tricorne d'où s'échappe le long crêpe dans lequel Hoffmann fera trébucher le conſeiller Kreſpel ; tout autour du maigre docteur, des tombeaux, des ſarcophages & un terrain ſemé de têtes de morts. Mariette a écrit au bas de ſa fine & calomnieuſe plume : « C'étoit un chirurgien françois réfugié en Angleterre, grand charlatan qui ſe vantoit d'avoir des pilulles, remède immanquable contre la v...., lui ſeul en étoit perſuadé, car, avec ces pilulles qui devoient faire, à ce qu'il diſoit, la fortune de ſa famille après ſa mort, notre docteur étoit miſérable & périſſoit de faim. Watteau qui peut-être avoit éprouvé l'inſuffiſance du remède deſſina cette charge dans un café pendant ſon ſéjour à Londres. » Eh ! non, ce n'eſt pas ce que vous voudriez bien dire, charitable Mariette ; c'eſt l'innocente plainte d'un pauvre diable de corps très vertueux contre l'inſuffiſance de la médecine. C'eſt, repriſe par Watteau, la triſte plaiſanterie de Molière qui ſe meurt, jouant les médecins. Mourant, Watteau armera encore ſes crayons contre le corps guériſſeur qui ne défend de la mort ni les poèmes commencés, ni les tableaux ébauchés. A Nogent, le voilà, bien malade, qui crayonne la Faculté bâtée, dans le cortége de ces amuſants Purgons, qui font tant rire les enfants ; & il ne laiſſe échapper le cri de ſon mal, de ſes douleurs, de ſon agonie, qu'au bas de la caricature :*

« Qu'ai-je fait, aſſaſſins maudits ? »

(2) *La mort de Watteau laiſſa un regret au cœur de ſes amis, les amateurs. M. de Julienne plaça en tête des eaux-fortes d'après les deſſins de Watteau, une notice pieuſe. Crozat écrivait le* 11 *août* 1721, *à la Roſalba : « Nous avons perdu le pauvre Watteau qui a fini ſes jours le pinceau a la main. Ses amis qui doivent publier un diſcours ſur ſa vie & ſon rare merite, ne manqueront pas de rendre hommage au portrait que vous lui avez fait a Paris, quelque tems avant ſa mort. » Watteau avait retrouvé dans la Roſalba l'accent & la couleur de ces maîtres vénitiens qu'il aurait voulu voir chez eux ; & le* 20 *ſeptembre* 1719, *il faiſait écrire par ſon ami Vleughels à la Vénitienne : — « Nous avons ici beaucoup d'appreciateurs qui eſtiment infiniment votre talent... Un excellent homme, M. Watteau duquel vous aurez ſans doute entendu parler a le plus grand déſir de vous connaître, & d'avoir un petit*

religion qu'on pourroit desirer & les derniers jours de sa vie il s'occupa a peindre un Christ en

ouvrage de votre main, en echange il vous enverroit un des siens, ou s'il ne pouvoit l'équivalent... C'est mon ami, il demeure avec moi, il me prie de vous presenter ses respects les plus humbles & desire une réponse favorable. » La Rosalba fit mieux que ce que pouvait attendre Watteau ; elle vint à Paris & fit le portrait de Watteau. Diario da Rosalba Carriera, *Venezia*, 1793. *Ce portrait fut vendu en* 1769 *a la vente de Lalive de Jully*, 123 *livres. — Mariette seul écrivait sèchement & sans amitié : « Antoine Watteau, né a Valenciennes, en* 1684, *est mort en* 1721. *Après être sorti de chez Gillot, il entra chez Claude Audran, célèbre peintre d'ornements qui, en qualité de concierge, demeuroit au Luxembourg, & qui se servoit utilement de Watteau pour enrichir de ses figures agréables les compositions d'ornements dont il fournissoit les desseins, & pendant ce temps la Watteau eut occasion de voir & d'etudier les peintures de Rubens qui sont au Luxembourg, d'en connoitre la magie, & de la faire passer dans ses tableaux, alors il put se produire & montrer tout ce qu'il valoit. Son genre de peindre fut gouté, il fut reçu avec applaudissements a l'Academie, chacun s'empressa pour avoir de ses ouvrages ; M. Crozat le jeune lui proposa de peindre un appartement chez lui & Watteau l'accepta d'autant plus volontiers qu'il crut ne devoir pas perdre une si belle occasion qui le mettoit a portée de puiser de nouvelles connoissances dans les desseins & les tableaux des grands maîtres dont cette maison étoit remplie. Il n'y demeura pourtant pas longtems. Son inconstance lui faisoit changer de domicile a chaque instant. Il demeuroit avec Vleughels dans la maison du neveu de M. Le Brun sur les fossés de la Doctrine chrétienne, lorsque des idées de fortune le firent passer a Londres où il travailla peu & dont il revint traînant avec lui l'ennui, & le dégout qui l'accompagnoient partout. Une santé absolument délabrée ; le spectacle affreux d'une mort prochaine aggraverent ses maux, il se retira chez un ami au village de Nogent, près Vincennes, & il y mourut. Une des personnes avec laquelle il fut lié le plus intimement fut M. de Julienne, qui pendant un tems, posséda lui seul presque tous les tableaux qu'avoit peints Watteau. Ce peintre mettoit de la finesse dans son dessein sans avoir jamais pu dessiner de grande manière. La touche de son pinceau de meme que celle du crayon est des plus spirituelles, les tours de ses figures des plus agréables, ses expressions assez communes mais gracieuses, sa couleur brillante, son travail leger. Il eut un malheur ce fut celui de se dégouter trop aisement de ce qu'il avoit fait. On lui a vû effacer des parties de tableaux heureusement pensées & aussi heureusement exécutées pour leur substituer quelquefois d'autres choses fort inférieures. Il n'était point curieux de la propreté, & cela joint au trop grand usage qu'il fit de l'huile grasse, a beaucoup nui a ses tableaux. Presque tous ont perdu. Ils ne sont plus du ton qu'ils avaient lorsqu'ils sont sortis de ses mains. » Note manuscrite de l'*Abecedario *de Mariette. Bibl. Imp. Cabinet des estampes.*

Le Mercure, *qui ne s'occupait guère de la mort des artistes, enregistra en ces termes la mort de Watteau, août* 1721 : *«... Le gracieux & elegant peintre dont nous annonçons la mort, étoit fort distingué dans sa profession. Sa mémoire sera toujours chère aux vrais amateurs de la peinture. Rien ne le prouve mieux que le prix excessif auquel sont aujourd'hui ses tableaux de chevalet & petites figures. »*

Plus de vingt ans après la mort de Watteau, ce que le Mercure *appelle « prix excessif » n'avait guère monté. A la vente de Quentin de Lorangère* (1744), Un concert *de* 2 *pieds* 10 *pouces* 1/2 *de large sur* 2 *pieds de haut fut vendu* 361 *liv.* Un Jeu d'enfants, *original de Watteau, de* 2 *pieds* 2 *pouces* 3/4 *de large, sur un pied* 8 *pouces* 1/2 *de haut fut adjugé* 46 *liv. — Un petit tableau peint sur bois représentant une scène de tragédie de huit pouces & demi de large sur* 6 *pouces & demi de haut n'atteignit que* 37 *liv.* 5 *sols, a la vente du chevalier de La Roque* (1745). — Les Fatigues & Délassements de la Guerre, *gravés par Crépy, furent adjugés à Gersaint pour* 680 *liv., à la vente de M. de Julienne* (1767). Les Fêtes vénitiennes, *gravées par Cars, vendues* 2615 *liv.* La Sérénade italienne, *gravée par Scotin*, 1,051 *liv.* L'Amour désarmé, *gravé*

croix pour le curé de Nogent (1). *Si ce morceau n'a pas la noblesse & l'elegance qu'un tel sujet exige, il a du moins l'expression de douleur & de souffrance qu'eprouvoit le malade qui le peignoit.*

Wateau avait le cœur droit & sa résignation a du etre sincere. D'ailleurs il n'etoit emporté par aucune passion, aucun vice ne le dominoit & il n'a jamais fait aucun ouvrage obscene. Il poussa même la delicatesse jusqu'a desirer quelques jours avant sa mort de ravoir quelques morceaux qu'il ne croïoit pas assés eloignés de ce genre, pour avoir la satisfaction de les bruler; ce qu'il fit.

Au reste il etoit de moïenne taille, il n'avoit point du tout de phisionomie, ses yeux n'indiquoient ni son talent ni la vivacite de son esprit. Il etoit sombre, melancolique comme le sont tous les atrabilaires, naturellement sobre & incapable d'aucun excès. La pureté de ses mœurs lui permetoit a peine de jouir du libertinage de son esprit, & on s'en apercevoit rarement dans ses discours.

M. l'abbé Fraguier si connu par son esprit & son gout pour les lettres a honoré la memoire de Wateau par une epitaphe en vers latins que je vais avoir la satisfaction de deposer ici. Il me l'avoit donnée ne prevoyant pas l'usage que je puis en faire aujourd'hui, j'en avois fait present a M. de Julienne pour la rapporter a la fin de son abregé de la vie de Wateau. Elle est

par Audran, 499 *livres* 19 *sols*. Un mezzetin jouant de la guitare dans un jardin, 700 *livres un sol*. Le Dénicheur de moineaux, *gravé par Boucher*, 175 *liv. Le portrait de Watteau à mi-corps peint par lui-même*, 24*liv*. —*A la vente Blondel de Gagny* (1776), les Occupations selon l'age, *peinture sur vélin, vendues* 2,999; les Champs-Elysées, 6,515. *Alors commençait àêtre seulement reconnue la valeur de Watteau, & à la vente de Randon de Boisset* (1777), les Fêtes vénitiennes *provenant du cabinet de M. de Julienne montaient à* 5,999 *livres* 19 *sols, &* la Sérénade italienne, *sortie du même cabinet était poussée à* 2,600 *liv.*

(1) *Le curé de Nogent, cette bonne figure de curé que Watteau avait fait innocemment grimacer sous l'habit de Gilles, l'exhortant a la mort & lui présentant un crucifix grossier, Watteau lui dit :* Otez-moi ce crucifix, il me fait pitié; est-il possible qu'on ait si mal accommodé mon maître ? — Abrégé de la vie des plus fameux peintres, par d'Argenville.

(1) *Voici le portrait que fait de Watteau Gersaint : « Watteau etoit de moyenne taille, & d'une foible constitution, il avoit le caractere inquiet & changeant, il etoit entier dans ses volontes, libertin d'esprit, mais sage de mœurs : impatient, timide, d'un abord froid & embarrassé, discret & reservé avec les inconnus, bon mais difficile ami; misantrope, même critique malin & mordant, toujours mecontent de lui même & des autres & pardonnant difficilement; il aimoit beaucoup la lecture; c'étoit l'unique amusement qu'il se procuroit dans son loisir; quoique sans lettres il decidoit assez sainement d'un ouvrage d'esprit »* — (Cat. de Lorangère.) — *Voici le portrait que fait de Watteau M. de Julienne : « Watteau etoit de moyenne taille & de constitution foible, il avoit l'esprit vif & pénétrant, & les sentiments élevés, il parloit peu, mais bien & écrivoit de même, il méditoit presque toujours; grand admirateur de la nature & de tous les maîtres qui l'ont copiée, le travail assidu l'avoit rendu un peu mélancolique. D'un abord froid & embarrassé, ce qui le rendoit quelquefois incommode à ses amis & souvent à luy même, il n'avoit point d'autre défaut... »*

digne de vos faſtes & je la joins ici comme un bien qui vous appartient. Cependant elle a ete faite avec quelques circonſtances que je crois devoir vous communiquer.

Les ouvrages de Wateau plaiſoient generalement a tout le monde, etant a la mode, cela n'eſt pas etonnant. Mais il eſt des hommes d'un ordre ſuperieur dont il eſt toujours glorieux d'avoir merité le ſuffrage. Celui dont il s'agit ici le ſera a jamais a la memoire de Wateau. Pendant qu'il vivoit, j'avois ſouvent vu ſes ouvrages exciter en M. l'abbé Fraguier un certain raviſſement qui prouvoit bien l'etendue & la ſageſſe de ſon gout. Sa profonde erudition en ce qui concerne la peinture ancienne & tout ce qu'elle offre de ſujets d'admiration, ne l'empechoit pas de rendre juſtice & d'etre ſenſible aux talens de ce maitre moderne. A ſa mort je fus témoin des regrets qu'il en fit, & de l'eloge ſur leſquels il les fondoit, en preſence de pluſieurs dignes amis qui s'aſſembloient ordinairement chez lui, eloge prononcé avec une ſi grande abondance de ſentiment qu'elle me ſaiſit & me porta a lui dire avec chaleur que s'il vouloit bien l'ecrire Wateau etoit immortel.

Il y conſentit mais exigea de moi que pour y proceder avec plus de juſteſſe je lui donnaſſe une eſpece de cannevas des points eſſentiels & diſtinctifs du merite de Wateau. Charmé de procurer a un artiſte que j'avois aimé, l'honneur d'etre celebré par un ſcavant d'un gout ſi reconnu, j'ecrivis ſuccinctement ce que ſa modeſtie voulut bien m'impoſer ainſi. Elle m'a toujours paru ſi admirable dans un homme auſſi ſuperieur qu'il l'etoit que j'ai cru ne devoir pas vous laiſſer ignorer ce trait.

La ſituation ou je le trouvai peu de jours après ne me paroit pas moins digne de vous etre rapporté.

Il avoit emprunté un des tableaux de Wateau qui l'affectoit le plus & l'avoit placé devant lui en compoſant les beaux vers dont nous lui ſommes redevables (1). *J'avoue que cette facon de s'inſpirer d'après le tableau me frappa; & me parut offrir un bel exemple de la maniere que les peintres doivent a leur tour copier les poetes. L'union des deux muſes me fit voir en ce moment un tableau bien agreable & bien flateur pour la peinture.*

Heureux les peintres qui meritent aſſés des gens de lettres pour les inſpirer ainſi. Tout ce qui vous rapprochera d'eux; tout ce qui les unira a vous, Meſſieurs, eſt un avantage reciproque que mon attachement pour la peinture & mes ſentimens pour votre Académie me feront toujours deſirer avec ardeur.

(1) *Ces vers ont été publiés par M. de Julienne dans ſon* Abrégé de la vie de Watteau.

REPONSE

FAITE A MONSIEUR LE COMTE DE CAYLUS

A L'OCCASION DE CETTE VIE DE FEU WATEAU,

PAR M. COYPEL,

Ecuier, Peintre du Roi, Directeur de l'Académie.

Ce que nous venons d'entendre fait connoitre en vous le parfait ami & l'équitable connoiſſeur. Le connoiſſeur a ſçu donner une juſte meſure aux louanges dont l'ami ſouvent eſt prodigue à l'excès.

Il faut en convenir, monſieur, ſans cette ſage modération, les éloges dictés par l'amitié peuvent devenir prejudiciables à ceux qu'elle veut exalter.

Nous bleſſons l'amour propre des gens qui nous ecoutent, en leur parlant d'un homme dans lequel nous ne voulons reconnoitre aucun défaut, & l'on ne bleſſe preſque jamais l'amour propre impunement.

Je dis plus, lorſque nous en uſons ainſi, nous devenons ſuſpects aux auditeurs les plus modeſtes & les plus deſintereſſés : puiſque l'experience ne nous prouve que trop l'impoſſibilité d'atteindre à la perfection.

Enfin, monſieur, nous avons beau parler d'un mort, quand il s'agit de citer ſes rares talens le ſur moien pour diſpoſer ceux qui ont été ſes rivaux a nous croire & peut etre a lui pardonner, c'eſt de convenir comme vous venes de faire, de ce que la critique pouvoit trouver a reprendre dans ſes ouvrages & même dans ſon caractere.

Expliquons nous cependant. Je ne pretens pas dire qu'en pareil cas pour acquérir la confiance que les hommes accordent à l'impartialité, l'on doive ramaſſer avec legereté des anecdotes ſouvent fauſſes, capables de ridiculiſer ou de flétrir la memoire d'un illuſtre artiſte. On ſe trompe bien lourdement lorſqu'on imagine que pour rendre un écrit de cette nature plus curieux, plus intereſſant & plus recommandable, il ſoit beſoin d'y inſerer des choſes qui font mepriſer, ou prendre en horreur celui qui a conſacré ſes veilles pour meriter nos ſuffrages.

L'écrivain qui ſuit ce faux principe attriſte le lecteur. L'honnete homme eſt affligé quand il ſe voit dans la neceſſité de meſeſtimer quiconque a ſçu lui plaire. Mais ce même honnete homme qui gemit ſouvent a la vue de ſes propres imperfections n'eſt pas toujours faché d'apprendre que celui qui merita l'admiration du public n'etoit pas abſolument exemt des defauts attachés a l'humanité.

Je le redis encore, monſieur, dans ce que nous venons d'entendre vous aves trouvé le point juſte. Permettés moi d'ajouter que pour faire l'eloge hiſtorique de M. Wateau, vous aves choiſi un genre d'ecrire, qui pour les graces naïves & ſi j'oſe le dire pour les touches piquantes ne peut ſe comparer qu'a l'aimable genre de peindre de cet excellent homme.

Lecture a été faite par le ſecrétaire ſouſſigné de la vie de M. Wateau ci-devant tranſcrite, après laquelle lecture M. le Directeur a adreſſé a M. le comte de Caylus, auteur de cette Vie, le diſcours en forme de reponſe ici rapportée de ſuite. Le tout en l'aſſemblée tenue pour les conférences le 3 février 1748.

LEPICIE

Les quatre deſſins inédits de Watteau, que nous donnons dans cette étude, gravés à l'eau-forte : — un profil de femme ; — trois têtes de femmes ; — une académie de femme nue pour la figure du Printemps dans les Quatre Saiſons de la ſalle à manger de Crozat ; — l'aſſemblée de muſiciens chez Crozat, font partie, les trois premiers, de notre collection, le dernier, du Muſée du Louvre.